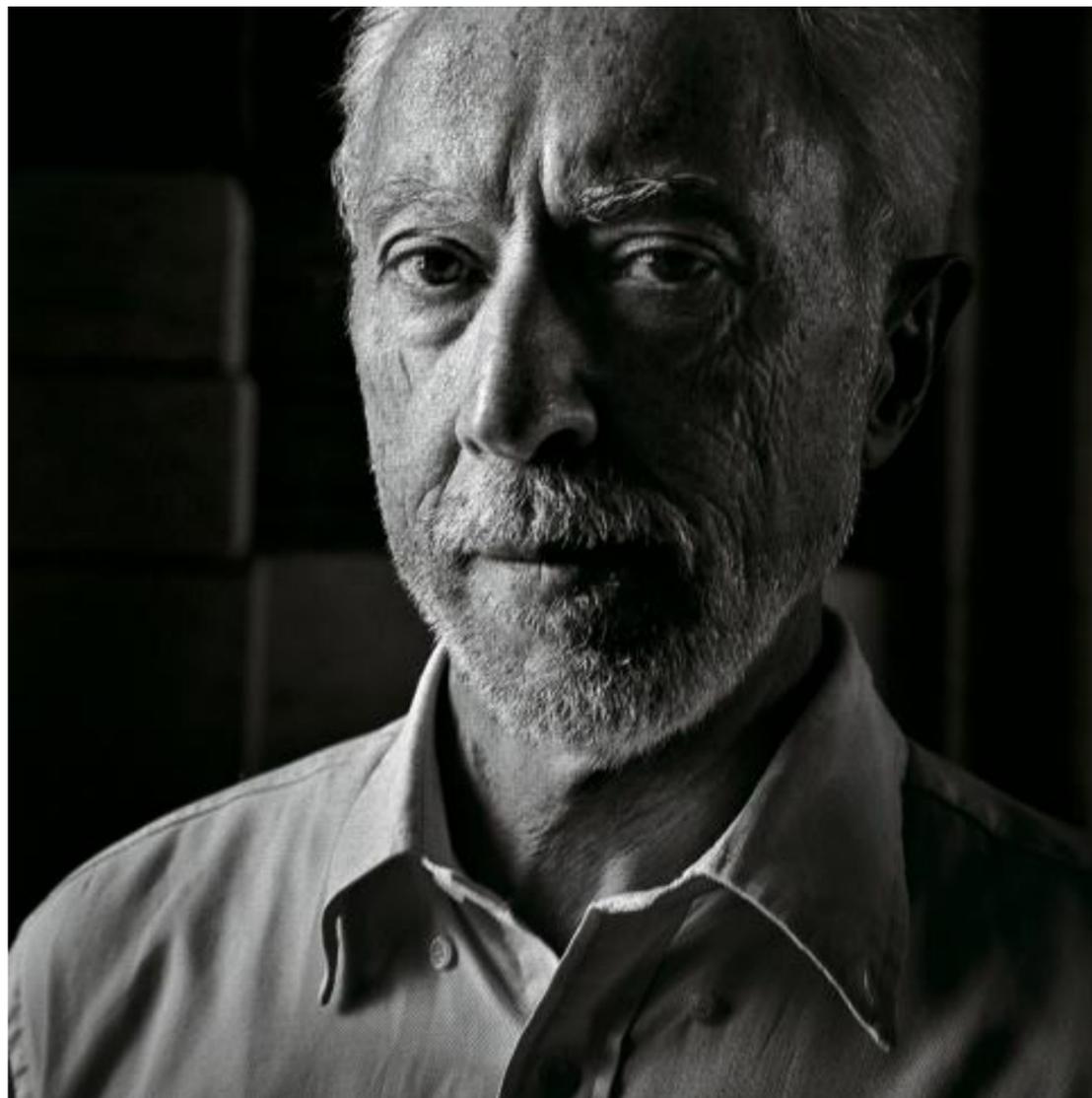


J. M. Coetzee

Obscure clarté de la finitude

Avec « L'Abattoir de verre », le Prix Nobel sud-africain retrouve son double fictif féminin pour sept nouvelles autour de l'existence humaine et animale. Un écrivain en état de grâce



J. M. Coetzee, en 2010. PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

CAMILLE LAURENS
écrivaine

Le discours de réception du prix Nobel que prononça J. M. Coetzee en 2003 s'intitulait : « Lui et son homme ». L'écrivain y mettait en scène son goût des identités plurielles. Chaque fois qu'il est apparu lui-même dans la part de son œuvre qui relève de l'« autobiographie fictive » (ou de l'autofiction, si l'on osait le mot), il l'a fait de façon ambiguë, notamment dans *L'Été de la vie* (Seuil, 2010) où, s'imaginant mort, il se démultipliait sous son vrai nom à travers les commentaires des autres.

L'Abattoir de verre va plus loin encore puisque non seulement le livre est

composé de sept textes – ou nouvelles – écrits entre 2003 et 2017, mais Coetzee y retrouve aussi son double fictif féminin, la célèbre écrivaine australienne Elizabeth Costello, héroïne d'un roman éponyme (Seuil, 2004). Ces sept éclats de miroir reflètent et diffractent le portrait d'une femme à différents âges de sa vie, surtout dans sa vieillesse, avec ses désirs « conçus par un cerveau automnal, qui regarde vers l'arrière ». Le prisme ainsi composé permet à Coetzee, né en 1940, d'interroger l'unité du moi et le sens de l'existence à l'approche de sa fin. « Peut-être s'agit-il d'une histoire qui s'arrête sans savoir où aller », dit Elizabeth à ses enfants qui, aimants mais pragmatiques, veulent la persuader de renoncer à sa vie lointaine et solitaire pour entrer dans une proche maison de retraite. Libre et fantasque, elle refuse d'être réduite à une identité figée.

Ainsi quand, femme mariée, elle a une aventure, elle se sent « elle-même », dans l'infidélité comme dans la fidélité. « Est-ce cela, la perfection : avoir un mari

et un amant en même temps ? » Coetzee ne donne guère de réponses aux questions moqueuses, absurdes ou mélancoliques de son alter ego tourmenté pour qui le doute relève de l'éthique – « Si j'étais convaincue, je ne serais pas moi-même », dit-elle, se refusant à lever les ambivalences : « Où en serait l'art de la fiction s'il n'y avait aucun double sens ? Que serait la vie même ? » Ainsi, le lecteur ne se voit jamais indiquer où sont le Bien et le Mal, le Vrai et le Faux. Le titre originel de *L'Abattoir de verre* est *Moral Tales*, « contes moraux ». Il n'est pas vraiment ironique. La littérature, suggère-t-il, « ne contient pas de leçons : c'est une leçon ». Il convie le lecteur à abandonner la morale usuelle pour s'interroger sur sa propre humanité à l'obscure clarté de sa finitude : « Il y a un sujet sur lequel les vieux sont meilleurs que les jeunes, à savoir mourir. »

On peut lire cet ouvrage, au fond, comme un traité sur le vivant. Car, outre le vieillissement, il a pour sujet central la façon dont les humains traitent les animaux. Elizabeth Costello disserte

avec légèreté et gravité sur l'âme des chats, la vie d'une chèvre, le destin atroce des poussins mâles broyés par des machines dès la naissance. A travers elle, Coetzee, lui-même végétarien, revendique « notre animalité commune ».

« L'Abattoir de verre », titre de la dernière nouvelle, a pour origine le projet de construction qu'envisage Elizabeth, « histoire de montrer ce qui se passe dans un abattoir. Un carnage. Il m'est venu à l'esprit que les gens toléraient le massacre d'animaux parce qu'ils n'ont jamais l'occasion d'en voir un. Il m'est venu à l'esprit que s'il y avait un abattoir au milieu de la ville, où chacun pourrait voir, entendre, sentir ce qui se passe à l'intérieur, les gens pourraient changer de pratique ». Elle est « du côté des chassés » et cultive l'empathie « pour comprendre l'esprit animal ». Son fils l'accuse de « couper en quatre des cheveux scolastiques », mais le propos est d'une cruelle actualité. Le double fictif de Coetzee ironise sur la théorie de Heidegger qui considère les animaux comme « pauvres en monde ». Pourtant

Le titre originel de « L'Abattoir de verre » est « Moral Tales », « contes moraux ». Il n'est pas vraiment ironique. La littérature, suggère l'auteur, « ne contient pas de leçons : c'est une leçon »

les hommes – et Heidegger le premier, désirant sa jeune étudiante Hannah Arendt – ne sont-ils pas de même dominés par leurs instincts primaires ?, insinue Elizabeth. Son fils argumente : « Nous avons aussi la raison. » « Cela dépend, mon garçon, cela dépend », répond-elle.

Le livre hésite sans cesse entre la puissance de vivre de « celle qui aimait rire » et le déclin de « celle qui pleure ». L'écrivain(e) voudrait dénoncer et pas seulement déplorer. Ce mouvement oscillant donne au livre son rythme propre, comme suspendu, sa lumière à la fois éclatante et crépusculaire. Il interroge profondément le réel sans adhérer à aucune convention ou, comme le disait Verlaine du poème idéal, sans jamais rien « qui pèse ou qui pose ». Reste la confiance en la littérature, qui sauve les poussins du néant. « C'est pour eux que j'écris. Leur vie fut tellement brève, si facile à oublier (...). C'est pourquoi j'ai écrit sur eux, et pourquoi je voulais que tu lises ces papiers. Pour que je te transmette, à toi, leur souvenir. C'est tout. » C'est tout, et c'est beaucoup : rarement lecteur aura reçu un tel don, connu un tel instant de grâce. ■

L'ABATTOIR DE VERRE
(*Moral Tales*),
de J. M. Coetzee,
traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Georges Lory,
Seuil, 176 p., 18 €.

2

C'EST D'ACTUALITÉ

► PRIX LITTÉRAIRE

« LE MONDE »

Il a été attribué à Jérôme Ferrari pour « A son image ». Entretien avec le lauréat



3/5

LITTÉRATURE

► Michaël Ferrier, Pauline Delabroy-Allard, Nicole Krauss, Daniel Magariel, John Boyne, Carole Fives

6/7

DOSSIER

► L'AFRIQUE

BOUSCULE L'UNIVERSEL

► Autour d'« En quête d'Afrique(s) », de Souleymane Bachir Diagne et Jean-Loup Amselle



8

HISTOIRE D'UN LIVRE

« Monsieur Viannet », de Véronique Le Goaziou

9

ENQUÊTE

► Edition : un automne inquiet



11

ESSAIS

Avec « Résonance », Hartmut Rosa décélère

12

RENCONTRE

Jean Hatzfeld, la voix des grands blessés



Dans « Forêt obscure », l'Américaine Nicole Krauss pousse ses personnages au plus loin d'eux-mêmes – vers la lumière

Se retrouver à Tel-Aviv

FLORENCE NOIVILLE

Soudain on est perdu. On doute, on cherche à se repérer. Chaque livre de Nicole Krauss ressemble à ça, une course de désorientation. On y progresse comme à colin-maillard. A tâtons. Et lorsque l'égarément est à son comble, l'auteure jubile. Ses romans servent à ça : jeter des personnages, interdits, dans les sous-bois touffus de son imaginaire. Et voir à quel point être perdu les change.

Ce projet est d'ailleurs explicitement exprimé dans un passage de *Forêt obscure*, son troisième roman traduit. Il s'agit d'une page où la narratrice – une romancière répondant au prénom de Nicole – fait un cauchemar mystérieux et « typiquement juif ». Pour sauver ses enfants du péril nazi, elle les fait traverser une forêt, en Pologne, et « calcule » à quel point, au bout de quelques semaines, cette « course éperdue » a pu les faire « grandir »...

De Nicole Krauss, née à New York en 1974, on savait peu de chose, en France, jusqu'en 2006. Seulement qu'elle avait publié, en 2002, un premier livre, *Man Walks into a Room* (« un homme entre dans une pièce », non traduit), et qu'elle était l'épouse de l'écrivain Jonathan Safran Foer,

dont elle a divorcé depuis (en 2014). C'est avec *L'Histoire de l'amour* (Gallimard, Prix du meilleur livre étranger 2006) que Krauss a surgi sur la scène littéraire, s'imposant d'emblée comme une romancière de premier plan. Dans cette construction superbe, que minait le souvenir de la Shoah, ses personnages tentaient tous de surmonter une perte, un deuil, un exil... mais s'égarèrent toujours plus dans le dédale de ses « ruines circulaires » à la Borges. Même chose dans *La Grande Maison* (L'Olivier, 2011), où un architecte fou a édifié un bâtiment métaphorique de la mémoire, avec une multitude de pièces, de cachettes cadenassées, de couloirs débouchant sur le vide.

Un ailleurs neuf

Ici, c'est à leurs labyrinthes intérieurs que se cognent d'abord les personnages principaux, Epstein et Nicole. Cette dernière est confrontée à un double drame : l'inspiration la fuit et son mariage part à vau-l'eau. Où va-t-elle ? Elle – « l'écrivaine de renommée internationale », la mère de famille accomplie, l'ex-championne de l'organisation – n'en sait plus rien. « J'avais l'impression que le premier plan et l'arrière-plan s'étaient inversés, et que tout ce que je réussissais à voir était ce que l'esprit refuse normalement, à savoir, l'infinie étendue d'incompréhension qui entoure le minuscule îlot de ce que nous sommes capables de saisir. »

Quant à Epstein, le puissant



Nicole Krauss, en 2013. HEIKE STEINWEG/OPALE/LEEMAGE

homme d'affaires new-yorkais, il s'est soudain dépouillé de tous ses biens et, constatant « le lent tarissement de son intérêt pour les choses qui jadis le captivaient », il a disparu du jour au lendemain, sans explication. Epstein et Nicole ne se concertent pas, mais leurs quêtes alternent et se répondent, comme en écho. Toutes deux passant par l'Hôtel Hilton de Tel-Aviv, porte ouverte sur un ailleurs neuf et possiblement régénérant « pour ceux qui viennent boire à l'authenticité du monde ».

Accepter de se perdre

L'antique lumière d'Israël, le désert, la mystique juive, l'ombre omniprésente de Franz Kafka (1883-1924) et surtout la perspective de cette vie nouvelle, « sans forme et sans nom » : tout cela les aidera-t-il à réussir leurs mues existentielles ? Renaîtront-ils à eux-mêmes après leur passage sur cette terre « à la fois ancienne et nouvelle », où Kafka lui-même avait jadis envisagé de s'évader en ouvrant un restaurant à Tel-Aviv – à la fin du roman, l'auteure imagine même qu'il s'y installe pour de bon et mène là, incognito, une seconde vie de jardinier !

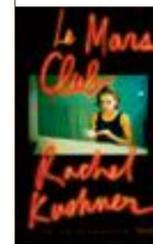
Nicole Krauss a souvent dit

qu'elle écrivait volontairement sans plan d'ensemble : le roman doit croître selon des cercles concentriques, organiquement. Cela donne à sa fiction un côté « arborescent », c'est le cas de le dire ici, quasi expérimental. Incapable de voir où on le conduit, le lecteur traverse une forêt de symboles, d'anecdotes et de réminiscences, de visions surnaturelles et d'interrogations métaphysiques. Comme les personnages, il doit lui aussi accepter de se perdre. De n'être plus qu'un point dans un grand tout chaotique où l'invisible et l'irrationnel ont toute leur place. C'est déstabilisant ? Bien sûr, c'est fait pour ça. Mais quand on sort du bois et que le soleil brille – Nicole est rentrée à New York, elle voit sa famille par la fenêtre, tout va sans doute rentrer dans « l'ordre »... –, on demeure marqué par ce voyage inédit. Impressionné par son guide, surtout. Sa lumineuse intelligence et son étincelante érudition. ■

FORÊT OBSCURE (*Forest Dark*), de Nicole Krauss, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Paule Guivarch, L'Olivier, 288 p., 23 €.

Codétenues

Après *Télex de Cuba* (Le Cherche Midi, 2008) et le magnifique *Les Lance-flammes* (Stock, 2015), l'Américaine Rachel Kushner livre un troisième roman à la fois convaincant et insuffisamment attachant. Ce récit, tressant diverses formes de violence sociale et affective exercées sur les femmes, décrit le quotidien et les destins de plusieurs codétenues d'une prison de Californie. Parmi elles, Romy Hall, 29 ans, ancienne strip-teaseuse condamnée à perpétuité pour avoir tué l'homme qui la harcelait. Elle a confié son fils de 7 ans à sa mère, laquelle meurt dans un accident de voiture. Romy, désormais sans nouvelles de son fils, est obsédée par l'idée de sortir pour le protéger. Roman intelligent sur les marges, *Le Mars Club* ne parvient pas toutefois à en faire éprouver le degré d'intensité et de désespoir



au sein d'un genre, la littérature carcérale, qui a donné plusieurs chefs-d'œuvre. ■ M. S.
► **Le Mars Club** (*The Mars Room*), de Rachel Kushner, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Schneider, Stock, « La cosmopolite », 480 p., 23 €.

Héros américain

Onze jours s'inscrit dans un compte à rebours insoutenable : celui d'une mère attendant des nouvelles de son fils, combattant des Forces spéciales américaines et porté disparu. Très maîtrisé, ce premier roman croise le motif de l'attente féminine avec un récit haletant, entre la série *Homeland* et le film *Cléo de 5 à 7* (d'Agnès Varda, 1962). La construction alternée, les révélations progressives et les va-et-vient temporels construisent un habile puzzle. Le tout dans le droit-fil du traumatisme fondateur de l'Amérique contemporaine, le 11-Septembre. S'il irrite parfois – par son choix de cantonner ses personnages féminins dans des rôles d'endurance silencieuse, et de plaquer des schémas unilatéralement héroïques sur l'engagement nord-américain post-*Nine eleven* –, le livre tient son lecteur en haleine, jusqu'au bout. ■ ADRIENNE BOUTANG
► **Onze jours** (*Eleven Days*), de Lea Carpenter, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anatole Pons, Gallmeister, 272 p., 22 €.



Effluves de Mahfouz

Pour les inconditionnels du grand écrivain égyptien Naguib Mahfouz (1911-2006) ou ceux qui ne supporteraient pas de ne pas tout connaître, signalons ces 16 nouvelles, à titre de curiosité pour la plupart, car ce Prix Nobel, très prolifique – plus de 50 romans et recueils – pouvait aussi être inégal. Publiées au Caire entre 1962 et 1984, ces histoires valent surtout pour la première qui, avec concision et dérision, décrit une organisation secrète que l'on prend jusqu'au bout pour un groupuscule terroriste et qui n'est autre qu'une métaphore de tous les monothéismes. Effluves de jasmin et d'humour, il n'en faudra pas plus, on l'espère, pour donner envie aussi à ceux qui ne le connaîtraient pas de découvrir le meilleur de Mahfouz, ce chantre d'« al hubb » (« l'amour »). ■ FL. N.



► **L'Organisation secrète et autres nouvelles** (*Al-Tanzim al-sirri*), de Naguib Mahfouz, traduit de l'arabe (Égypte) par Martine Houssay, Actes Sud, « Sindbad », 208 p., 21,80 €.

L'ogre paternel sous le regard effaré de ses jeunes fils

Le premier roman de Daniel Magariel, natif du Kansas, est le poignant récit d'adolescents livrés à eux-mêmes

MACHA SÉRY

Ce livre-là tient de l'épure, par sa minceur (moins de 200 pages) et par son intrigue resserrée. Deux frères unis dans un foyer dysfonctionnel sont « comme un seul homme » – titre du premier roman de l'Américain Daniel Magariel – et, l'un pour l'autre, la « dernière ligne de défense ». C'est le cadet, âgé de 12 ans, qui conte la lente dérive du père et le conflit de loyauté qui les déchire, jusqu'à l'inéluctable.

Par ses mensonges, ledit père (dépourvu de nom et prénom dans le récit, comme d'autres personnages), a pourtant hérité de la garde de ses fils avant de les emmener à Albuquerque, Nouveau-Mexique, très loin du Kansas et de leur

mère présentée aux services de protection de l'enfance comme maltraitante. Après les remous liés au divorce, l'espoir était grand de commencer une vie différente. Le mirage va se dissiper. Alors qu'il réservait sa brutalité à son ex-femme, le père, entre deux discours sur la masculinité et l'amour filial, a de subites crises de violence envers ses enfants. Sous leurs yeux, il se transforme : regard flottant, attention distraite, pantalon avachi, chemise froissée...

Les symptômes de défonce se multiplient. De fait, il délaisse son activité de consultant financier, passe ses journées à fumer de la marijuana ou à s'injecter de l'héroïne. Pour pallier sa défécation, l'aîné des frères sèche l'école et les entraîne dans sa chambre. « Au début, on ne s'est pas inquiétés. Mais d'une semaine, on est passé à deux et mon frère a dû encaisser le chèque de son salaire pour acheter de quoi

manger, de l'essence, des fournitures scolaires. La troisième semaine, on a fini par frapper à la porte de mon père. On lui a parlé du loyer, de la ligne téléphonique du bureau – le voyant rouge du répondeur n'avait pas cessé de clignoter pendant tout ce temps. Il ne répondait pas. » Lors de rares sorties en famille, celui-ci se ridiculise, s'humilie.

COMME UN SEUL HOMME (*One of the Boys*), de Daniel Magariel, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Fayard, 190 p., 19 €.

plus pervers devenu paranoïaque, passant d'un excès à l'autre, effusif et répulsif, faible et tout-puissant.

Natif du Kansas, Daniel Magariel n'a pas caché s'être inspiré de sa propre enfance et de la toxicomanie de son père pour écrire ce roman dont il a peaufiné la classique sobriété et les éloquentes ellipses lors de ses études en master d'écriture créative à l'université de Syracuse, à New York. Admis avec deux ébauches de chapitre du livre en devenir, il a eu comme mentor le romancier et nouvelliste George Saunders, lauréat du Man Booker Prize en 2017. Daniel Magariel en est sorti avec ce roman d'une grande force que caractérise un terrible crescendo.

Cette histoire d'une double dépendance, à la drogue et à l'amour du père chéri puis honni, rejoint dans l'histoire littéraire d'autres récits poignants (*La Trape-cœurs*, de J. D. Salinger, *Les Misérables*, de Victor Hugo, ou encore *L'Enfant du Danube*, de Janos Szekeley) sur la solitude de mineurs livrés à eux-mêmes ou aux humeurs capricieuses des adultes. ■